

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

Charles Pierre CHALOT, le précurseur

Louis Armand Chalot et Thérèse Holstein (ou Flesch ?), originaire du Luxembourg, mariés, ont eu trois enfants : Charles Pierre Chalot, né le 11 décembre 1871 à Paris (12^e), Louis le 30 mai 1873 et Gustave, le 15 mai 1874.

Ils ont bénéficié pour eux de « secours trimestriels jusqu'à l'âge de 12 ans ».

Le père décède le 25 septembre 1878 à l'hôpital Saint-Antoine, la mère très malade y est hospitalisée et meurt le 4 février 1882. C'est Charles, à peine âgé de 10 ans, qui donne des indications sur les personnes qui peuvent s'occuper de la fratrie. Il est admis, ainsi que ses deux frères, par l'Assistance publique comme « moralement abandonné » le 23 février 1882.

Il est confié à M. Boulingre le même jour. Les trois frères sont envoyés immédiatement chez M. Boulogne, garde-chasse à La Grange Damerou (Meudon), puis à Rambouillet. Les deux plus jeunes sont alors envoyés au Luxembourg, dans la famille d'une sœur de leur mère.

Le 4 novembre 1884, M. Boulingre signale que Charles a obtenu son certificat d'études et deux nominations au concours cantonal en géographie et en calcul, et propose de lui faire intégrer une école d'horticulture.

Il est alors envoyé à l'école de Villepreux le 6 mars 1885. Sorti premier de l'école, il est placé, en 1887, à Chaville, puis comme aide jardinier au jardin botanique de l'Ecole de Grignon, où il est bien considéré, mais où il trouve le travail peu formateur. Il tente d'obtenir une place dans la maison Vilmorin. Il essaie également de faire entrer ses deux frères à Villepreux, et il y finira par y parvenir. Il devient chef de culture à l'école de Grignon en 1890.

I. La mission Dybowski

La vie de Charles Chalot connaît un premier grand tournant lorsque, à l'âge de 19 ans, il est intégré, contre l'avis de son « tuteur », à la *mission Dybowski* au Congo, comme « préparateur botanique ». Ce sont les débuts d'une très longue collaboration avec Dybowski.

Quinze ans après l'exploration du Congo par Pierre Savorgnan de Brazza et six ans après la conférence de Berlin définissant les limites d'influence des puissances colonisatrices en Afrique équatoriale, la *mission Dybowski* est envoyée à la rescousse de la *mission Crampel* partie l'année précédente faire la jonction entre le Congo et le lac Tchad. En cours de route, en juillet 1891, la *mission Dybowski* apprendra le massacre de la *mission Crampel* et sera alors transformée en expédition punitive. Il lui sera toutefois reproché, à l'époque, d'avoir consacré plus d'énergie et de temps à herboriser qu'à massacrer les rebelles. Jean Dybowski était lui-même un ingénieur agricole, maître de conférences en horticulture, ce qui explique qu'il ait organisé sa mission dans cette optique.

Charles Chalot embarque à Bordeaux en 1^{ère} classe, le 9 mars 1891. Après deux jours de mauvaise mer dans le golfe de Gascogne et une escale à Ténériffe, puis à Dakar, sa lettre du 25 avril nous apprend son arrivée, le 13 avril, à Loango. La mission y rencontre M. de Brazza alors gouverneur du Congo. Pendant un mois elle organise sa caravane : 400 porteurs sont prévus pour les 30 jours de marche jusqu'à Brazzaville (le fleuve n'est pas navigable sur cette partie), où elle doit prendre des vapeurs pour remonter le fleuve Congo.

Charles Chalot donne la composition de la mission : M. Dybowski, chef ; M. Brumache, second ; M. Bigrel, chef des laptots ; M. Chalot, préparateur ; 42 Sénégalais, 400 porteurs.

Le 25 juin 1891, Charles Chalot écrit de Brazzaville, où ils sont arrivés une semaine auparavant après une marche de 33 jours. Il signale quelques accès de fièvre soignés à la quinine, et surtout le fait qu'ils ont dû laisser en route, à Loudima, premier poste français à 12 jours de Loango, M. Bigrel, le « chef des Sénégalais », intransportable.

Au cours de son périple à travers la grande forêt, il a remarqué de la vanille et des orchidées, des bégonias, des fougères et des singes. *« Après avoir quitté Loango, et marché pendant 2 jours, on entre dans cette grande forêt de Mayombé, c'est la forêt vierge que j'avais vue sur les grands voyages, avec ses grandes lianes, et un simple petit sentier de 0,50 de large, c'est ce que l'on appelle les sentiers de noirs, car ils marchent toujours les uns derrière les autres. (...) Nous avons eu continuellement de l'eau et comme il y avait pas mal de montagnes glaiseuses, c'était très pénible pour marcher.*

Monsieur Dybowski va envoyer, je crois, quelques articles à L'Illustration et à La Nature sur cette forêt et sur ce que l'on appelle le chemin de Loango à Brazzaville, car je suis parfaitement de son avis, on dit qu'il y a un chemin de Loango à Brazzaville, il y a un toujours ce même sentier de noirs, bordé de chaque côté par des herbes qui ont 3 et 4 mètres, des marais, des rivières où il suffirait d'un arbre jeté en travers pour servir de pont, rien n'a encore été fait et pour la bonne raison que M. de Brazza, le gouverneur du Gabon-Congo ignore absolument l'état des choses, vu qu'il n'a jamais fait ce chemin.

A la station de Loudima où nous avons fait halte 1 jour, nous avons déjà fait un petit envoi de quelques sachets de graines récoltées, une jolie collection de champignons de bois, une trentaine d'oiseaux et nous en avons à l'heure qu'il est à peu près autant, la plupart très jolis, des fruits et graines que nous avons envoyés en stratification, tout cela va au Muséum (...) Nous avons envoyé aussi de Loudima un joli serpent bon vivant ; si vous avez l'occasion d'aller au Muséum, vous verrez s'il est arrivé en bonne santé.

La coutume dans les villages qui se trouvent sur la route de Loango à Brazzaville est que le chef du village vienne offrir un poulet ou des œufs à l'Européen qui passe, et on lui donne un fort cadeau en échange. Maintenant pour vivre si on ne veut pas manger continuellement des conserves, ce qui n'est pas très sain du reste, pour avoir des légumes du pays, poulets, œufs, ignames qui remplace la pomme de terre, il faut avoir de la toile en grande quantité, des petits boutons de chemise blancs, des clous dorés, des rasoirs à bon marché (nous en avons qui reviennent à 0,15 f), des baguettes de laiton ; à Loango c'était l'alcool qui avait cours.

Comme réjouissance il y a dans les villages le Tam-Tam. Les indigènes forment un cercle et dans le milieu il y en a un qui frappe en cadence sur un morceau de bois creux recouvert à son extrémité d'une peau de bête et alors ceux qui l'entourent gesticulent en jetant des cris qui reviennent tout de suite la même chose. Comme signe de deuil les membres de la famille du défunt se barbouillent la figure de noir ou de rouge qu'ils tirent des plantes.

Nous comptons rester encore un mois à Brazzaville, car les petits vapeurs sont partis chercher la mission Fourneau qui vient d'être mise en déroute, avec pas mal de blessés et M. Fourneau lui-même est du nombre, nous venons d'apprendre aussi que Mr Lauzière, le second de la mission Crampel partie il y a un an, venait de mourir de la dysenterie, c'est le deuxième qui meurt de cette maladie dans cette mission.

Nous remonterons en bateau jusqu'à Bangui sur l'Oubangui, et après en route vers le lac Tchad, maintenant je vous le donne comme certain, car jusqu'à présent c'était un peu caché.

Vous vous en rendrez facilement compte en regardant une carte d'Afrique dernièrement parue. Agréez, Monsieur le Directeur, mes sentiments respectueux.

Ch Chalot (Mission Dybowski à Bangui), car il est probable que nous serons à Bangui quand je recevrai une lettre de vous. »

Lettre du 1^{er} octobre 1891, qui associe mœurs anthropophages et flore : « à bord de l'Oubanghi¹ : (...) nous sommes en ce moment à 3 jours de notre point d'arrivée Banghi qui se trouve à peu près par 4° nord.

Le commencement de notre voyage sur le Congo n'a rien de bien intéressant, pas plus que les peuples oisifs des Batékés, Apourons, Baloïs qui le bordent, n'ayant besoin pour s'habiller de rien, ne font rien, les femmes seules entretiennent les plantations de bananiers et de manioc nécessaires à leur nourriture. Mais nous sommes en ce moment chez les Bonjos, peuple anthropophage au suprême degré et guerrier à la fois.

Les Bonjos sont très forts, cela est peut-être dû à leur étrange nourriture, ils ont la tête rasée ; comme vêtement ce sont les moins vêtus que nous ayons vus jusqu'à présent, ils sont armés pour la guerre de flèches, couteaux, sagaies, lances. Les femmes sont un peu plus vêtues que les hommes, elles ont un pagne fait en fibre de palmier ou de bananier qu'elles teignent suivant les circonstances en noir pour le deuil, rouge pour mettre plusieurs fois par an, les jeunes filles en ont de blancs. Les Bonjos ont aussi l'habitude de se percer une oreille d'un trou très grand dans lequel ils mettent un morceau de fer ou de liane, j'en ai vu qui avaient des morceaux de fer pesant une ½ livre : comme boucle d'oreille, ce n'est pas coquet. Dans chaque village existe le poteau qui sert à tuer les esclaves, car ils ne vendent l'ivoire que pour des esclaves, c'est un piquet avec une grande liane qui fait ressort à laquelle ils attachent l'esclave, ils coupent la tête qui saute en l'air, et se partagent le corps ; ils ont grand soin de garder les crânes devant les cases, avec les dents ils se font des colliers ; M. Dybowski a pu s'en procurer plusieurs qu'il a joints à ses collections ethnographiques qui sont destinées au Musée du Trocadéro (...).

Comme plantes, nous avons trouvé des quantités d'orchidées, mais nous avons dû nous contenter d'en mettre quelques-unes en herbier, le voyage de 3 mois qu'elles mettraient pour arriver en France ne permet pas d'en envoyer de vivantes.

Pour les palmiers ce que l'on rencontre de plus beau ce sont les Heleis Guineensis, mais dans les villages ils sont chétifs car les indigènes les abiment en tirant le vin de palme, le Borassus très joli et très commun, le Calamus. Dans tous les villages on trouve en abondance le Caladium Violaceum dont la racine est alimentaire, un cannas ?

Un peu en dessous de l'Equateur dans des îles du Congo, nous en avons vues couvertes de Cyperus papyrus, depuis nous ne l'avons pas revu.

Sur le bord des eaux on trouve un certain Pandanus ? ce qui prouve bien que cette plante aime l'eau.

Les Bananiers n'existent que dans les villages, on n'en trouve pas un seul à l'état spontané.

Comme petites plantes, nous en avons trouvé pas mal que nous avons mises en herbier.

Nous avons à l'heure actuelle 250 oiseaux et une cinquantaine de mammifères, rien que depuis Brazzaville nous avons eu 20 singes dont 7 espèces.

Je continue à me porter assez bien, il y a bien quelques petits accès de fièvre de temps en temps mais tout le monde est obligé de passer par là.

(...) Excusez, M. le Directeur mon écriture un peu tremblée due au mouvement du bateau. »

Charles Chalot envoie une nouvelle lettre le 8 décembre 1891 de Bangui, point final de la remontée de la partie navigable du fleuve (il y a des rapides en amont) : il se porte bien, mais redoute la dysenterie, dont il observe plusieurs cas autour de lui parmi les noirs. La mission

¹¹ Charles Chalot (et la presse de l'époque) écrit « Banghi » (actuellement « Bangui ») et « Oubanghi » (actuellement « Oubangui »)

Dybowski l'a laissé à Bangui et a continué la remontée en pirogue jusqu'à Bambé d'où elle a continué par terre pendant un mois. Il pense qu'elle devrait être arrivée à El Kouti où Crampel a été assassiné. Pendant ce temps, bloqué à Bangui pour deux mois, il fait des collections de fleurs (notamment orchidées), oiseaux, animaux et achète de l'ivoire.

De fait, la *mission Dybowski*, a mis en déroute le groupe qui a massacré la *mission Crampel* et a été considérée comme un succès, qui a permis de signer des traités.

A la demande de Dybowski, Charles Chalot est décoré du Mérite agricole en octobre 1892. C'est « le plus jeune des chevaliers du Mérite agricole ». Il n'a même pas 21 ans.

Fin 1892 il est à Paris, au Muséum en tant que « préparateur des collections d'histoire naturelle à la *mission Dybowski* », en charge de l'organisation de l'exposition des missions du Congo auxquelles il a pris part. M. Guillaume le fait dispenser du service militaire comme « aîné d'orphelins », ce qui lui donne un sursis de 2 ans et un appel en 1894 pour un an de service seulement.

II. Les jardins de Libreville

Voici arrivé le deuxième tournant dans la carrière de Charles Chalot : le 10 janvier 1893 il part à Libreville comme jardinier en chef du Gouvernement. Il y restera dix ans.

Le 16 février 1893, il écrit : « *Mon second voyage s'est effectué assez rapidement, nous n'avons mis que vingt jours de Bordeaux à Libreville, et sans trop de mauvais temps, je n'ai jamais manqué un repas à bord.*

Le 31 j'étais donc à Libreville (...). Le jardin d'essai de Libreville est très grand, il a environ 3 hectares de superficie et je n'ai pour les plantations et pour l'entretien que 24 hommes, car j'ai en plus du jardin l'entretien des routes et du jardin du gouvernement, etc. Il est vrai que je touche pour ces travaux supplémentaires des allocations ; j'ai en plus de 4000 francs de traitement, 1200 francs de frais de service, 300 francs de frais de bureau et 500 francs d'indemnités de verres. Il faut déduire sur ces 6 000 francs, 2 000 francs pour la nourriture, on ne peut se nourrir à moins, et pas à l'hôtel. Nous vivons en gamelle, c'est-à-dire que nous sommes 4, dont le commissaire de police, le secrétaire du directeur de l'intérieur, le receveur des postes et moi ; nous avons un cuisinier et un boy et nous vivons en commun.

Je vous prierai, Monsieur le Directeur, de ne communiquer cette lettre à personne, car je serais très ennuyé, vous le comprendrez certainement, de revoir un article, comme celui qui a paru dans « Le Temps » du 31 décembre dernier. C'était un compliment dont je me serais bien passé. »

Le 3 mars 1893, il écrit « *J'ai beaucoup à faire en ce moment, car l'herbe pousse vite ; et sur mes 22 hommes j'en ai 3 d'immobilisés à la pépinière de caféiers où il y a encore environ 500 000 plants. (...) Je serai heureux d'avoir le compte rendu du voyage de M. Dybowski, quand il paraîtra, car je ne sais s'il me l'enverra.*³ »

Le 20 avril 1893, il écrit à son ancien directeur M. Guillaume une lettre consacrée à l'aide que celui-ci apporte à son frère Louis et à l'attitude de « Dybowski » : « *Un de mes amis m'a envoyé le récit de notre voyage, écrit par Dybowski dans « Le tour du monde » ; il y en a quatre*

² Cet article révèle qu'il est un enfant moralement abandonné... et qu'il est une réussite pour l'Assistance publique.

³ ce qui est révélateur du comportement de Dybowski... et de l'appréciation de Chalot sur son mentor

numéros, qui viennent de paraître ; mais comme toujours peu de choses de ses collaborateurs. (...) Je suis toujours très content et je dois m'estimer très heureux d'avoir un traitement semblable quand je vois des personnes bien plus âgées me valant avoir des émoluments bien moindres.

Le jardin d'essai commence à avoir bon air ; et dans quelques mois il sera tout à fait bien.

Comme vous je n'ai pas de nouvelles de Dybowski, je ne sais ce qu'il fait, il va pourtant être obligé de m'écrire, car je suis chargé de régler pour lui une affaire de succession. »

Lettre du 13 juin 1893, Libreville : *« Je vous remercie de l'article concernant la mission Maistre. Les hommes de la mission sont revenus à Libreville, ils sont venus me voir et j'en ai embauché plusieurs pour le service des cultures.*

M. Dybowski m'a écrit dernièrement (...). Il me parlait (...) de son livre, qui doit paraître à l'heure actuelle, et me promettait de me l'envoyer.

Ici, nous attendons avec impatience la fin de la saison des pluies, nous sommes au 13 juin et l'eau tombe encore, c'est à n'y rien comprendre, la saison des pluies étant ordinairement terminée le 15 mai, et cela nous est d'autant plus désagréable qu'il n'y a pas de légumes, leur culture n'étant possible que pendant la saison sèche.

Je vous envoie quelques noix de palme, fruit de l'Eleis Guineensis, palmier très commun au Congo, c'est avec ce fruit que l'on fait l'huile de palme qui compte pour une si large part dans la fabrique des savons et de bougies. Je viens de prendre ces quelques fruits sur un régime et je ne doute pas qu'ils germent dans les serres.

J'ai fait le relevé des plantes cultivées au jardin d'essai. Je vous l'envoie. Je viens d'être nommé membre du jury pour le concours agricole qui doit avoir lieu à Libreville le 13 juillet.

Je profite d'un courrier portugais pour vous écrire, les deux Cies qui font le service de la côte d'Afrique ayant supprimé chacune un de leurs bateaux, nous n'avons plus qu'un courrier français par mois. Je suis toujours content et je voudrais bien finir mon séjour comme je l'ai commencé, je n'ai pas encore eu le moindre accès de fièvre. »

Lettre du 6 septembre 1893, Libreville : *« Je ne doute pas du tout que les graines de palmier à huile germent, je venais de les cueillir au moment où je vous les ai envoyées ; dans le cas où elles ne lèveraient pas, vous n'auriez qu'à me le faire savoir et je vous en enverrai immédiatement d'autres ; elles ne manquent pas ici.*

Dybowski ne m'a trop oublié jusqu'à présent, il m'a envoyé dernièrement son livre, qui est assez juste, il y a un peu d'orgueil, mais c'est tout ; il m'avait également prévenu de son départ pour Chicago. Je ne sais si ses lettres font reconnaissance en amitié, car j'ai une affaire le concernant à régler à Libreville : ce sont dix petites pointes d'ivoire qu'il avait confiées à un administrateur qui est mort, pour les faire sculpter, à mode indigène, et maintenant, pour les ravoïr, il faut s'adresser au notaire, et je suis son intermédiaire !

Le Pandanus Utilis existe dans les environs de Libreville ; j'en ai vu de bien beaux dans une excursion que j'ai faite dernièrement, mais ils n'avaient pas de graines à ce moment. Tantôt que j'en aurai, je me ferai un plaisir de vous en envoyer. J'ai dans le jardin colonial un bien joli Pandanus Weitchi, qui couvre 10 m².

En attendant, je vous envoie, cher Directeur, quelques graines de Sapotillier qui donne des bons fruits aux tropiques. La croissance est très lente, un arbre de 10 ans est bien petit ; les graines sont fraîches et germeront très certainement. Je vous enverrai au fur et à mesure de ces graines d'arbres fruitiers, ce serait très intéressant d'en avoir une dizaine des plus connus, car ces arbres sont bien ignorés en France.

D'après le docteur Heckel, le latex que donne le sapotillier est de la gutta-percha, un arbre adulte peut en donner 3 à 4 kg par an, ce qui revient à dire qu'il rapporterait en argent 600 f. Si vous voyez, dans les journaux horticoles, un article ayant trait aux cultures ou plantes des tropiques, je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me l'envoyer. Ma santé est toujours excellente. »

En octobre 1893, il écrit : « Un de mes amis descendant de l'intérieur m'a apporté quelques graines d'un dattier sauvage de la région du Bas-Congo, probablement la source du dattier cultivé que l'on a pas [sic] encore trouvé, si je ne me trompe. Je vous en envoie quelques graines. Il n'y aura donc que vous et le Muséum qui aurez cette plante qui sera extrêmement intéressante.

Nous sommes en saison de pluies depuis quinze jours ; comme je vous l'ai déjà dit, qui n'a pas vu ces pluies diluviennes ne peut s'en faire idée. C'est un obstacle à beaucoup de cultures. Rien ne résiste à ces torrents ; sur les routes des cocotiers qui n'ont certains pas plus de vingt ans sont déchaussés de 1m par place. Et tout cet humus va à la mer. »

En même temps, le Journal officiel annonce que « le jardin d'essai de Libreville met à la disposition des habitants de la colonie (européens et indigènes) environ 500 000 plants de caféiers de Liberia. Les plants seront délivrés gratuitement (...) ; seuls les frais d'arrachage, d'emballage et de transport seront à la charge des demandeurs. (...)

Le jardin d'essai dispose en outre d'arbres fruitiers : orangers, mandariniers, manguiers greffés, corossoliers cœurs-de-bœuf, avocatiers, goyaviers de Cattleye, sapotilliers, etc. Ces arbres seront généralement délivrés dans les conditions énoncées ci-dessus. »

Dans le Journal officiel de 20 janvier 1894, Charles Chalot signe un article sur « la pomme de terre au Gabon ».

Dans une lettre du 2 mars 1894, il s'inquiète de sa situation militaire : son sursis de 2 ans s'achève et il devrait être appelé pour un an. Il demande l'aide de M. Guillaume pour en être dispensé. Sa lettre du 13 juin 1894, de Libreville, aborde de nouveau le sujet : « Je vous ai envoyé dernièrement la liste des plantes du Jardin d'essai de Libreville, c'est le premier catalogue fait avec un peu de soin, et une petite étude sur le cacaoyer.

Le gouverneur a demandé pour moi au ministère de la guerre le bénéfice des articles qui exemptent du service militaire les fonctionnaires pendant leur séjour dans les colonies. Mais je n'aurai la réponse que dans 2 ou 3 mois.(...)

Je continue à me porter assez bien, j'ai en ce moment la rougeole que j'ai attrapée de mes hommes, mais ce ne sera rien.

La saison sèche est arrivée. Depuis le 20 mai il ne tombe plus d'eau et il n'en tombera pas une goutte d'ici septembre. Je vais commencer à manquer d'eau pour les arrosages, mais j'espère que l'on va commencer prochainement le puits que j'ai demandé dans mon budget de 1894.

Ci-joint quelques graines d'une Amarante comestible du Ht Oubangui, les graines lèveront certainement vite car elles sont très fraîches. Cette amarante a plus d'un mètre de h' et ressemble beaucoup à celle que nous appelons en France queue de renard, je crois. (...)

Dans un mois nous aurons le concours agricole. Je serai très certainement membre du Jury.

Nous avons reçu il y a un mois un convoi de cent annamites condamnés aux travaux forcés. Ils sont employés à faire des routes, car Libreville n'en possède pas beaucoup. S'il ne leur arrive pas malheur, c'est-à-dire s'ils ne meurent pas, le chef-lieu aura changé d'aspect dans quelques années. »

Lettre du 4 septembre 1894, Libreville : « M. Lecomte, docteur-es-sciences, agrégé de l'Université et professeur, je crois, au lycée Saint-Louis (...) est venu au Congo avec la mission Le Châtellier et était spécialement chargé de l'étude des produits végétaux. Dernièrement M. Lecomte m'a écrit pour me dire que dans le cas où je ne pourrais pas avoir les palmes au 14 juillet, je les aurais très certainement au 1^{er} janvier.

Je suis allé il y a quelques jours visiter l'île portugaise de San Thomé qui se trouve à 160 miles de Libreville et en face l'estuaire du Gabon.

Profitant de l'excellent accueil du Consul français M. Roeder, j'ai pu visiter une plantation des plus importantes de l'île. Le propriétaire, M. Henrique de Mendoza, avait envoyé à la ville une mule pour me prendre.

Admirablement reçu chez lui à Boy-Entrade, j'ai visité les séchoirs, vu la préparation du café et du cacao et me suis promené à cheval l'après-midi pendant plus de deux heures dans ses plantations. Je suis charmé de mon voyage à San Thomé, bien que j'aie été constamment malade à l'aller, il y avait peu de mer, mais le « Como » a l'habitude de rouler et de tanguer d'une façon insensée. Cette colonie est un pays essentiellement agricole et prospère puisque beaucoup de plantations, semblables à celle que j'ai visitée, rapportent bon an mal an 800 000f à leur propriétaire. La ville même de San Thomé est très jolie et ressemble beaucoup aux Canaries que j'avais déjà visitées. Mon voyage n'a pas été stérile puisque j'ai pu rapporter une sorte de cacao, à fruit absolument rond : le caraque, que nous ne possédions pas encore. Il est, paraît-il, très estimé.

M. Rousselle est étonné que j'ai dîné une fois chez le gouverneur, la chose est arrivée pourtant bien souvent. Je suis également très bien avec le Commandant de la Marine, qui avait envoyé à la jetée, le jour de mon embarquement pour San-Thomé, sa propre baleinière pour me prendre.

La mission Monteil dont la marche est arrêtée puisque les Belges nous ont donné satisfaction, est en ce moment à Libreville. J'ai couché chez moi cette nuit un lieutenant de cavalerie qui en fait partie. C'est M. Barattier, fils de l'Intendant général de la place de Paris. J'ai également retrouvé dans la mission un capitaine d'infanterie de marine avec lequel j'avais fait un voyage en 1892 – il était alors lieutenant – de Cotonou à Bordeaux.

La saison des pluies a commencé le 1^{er} septembre. Elle est en avance d'au moins 15 jours cette année.»

Lettre du 21 septembre 1894, Libreville : « Guillochon⁴ m'écrit par ce courrier et me dit que M. Dybowski a l'intention d'engager deux Elèves de l'Ecole pour la plantation qu'il a été chargé d'acheter par la Maison Menier de Paris et dont il est l'un des actionnaires.

M. Dybowski, comme je crois vous l'avoir dit, Monsieur le Directeur, m'avait proposé à son passage à Libreville une situation dans cette future entreprise ; je n'ai eu garde d'accepter et je ne conseillerai jamais à une personne qui me demanderait mon avis d'y entrer.

Je sais trop, depuis plus de 3 années que je suis dans la colonie, quelle est la situation faite ici aux employés des particuliers.

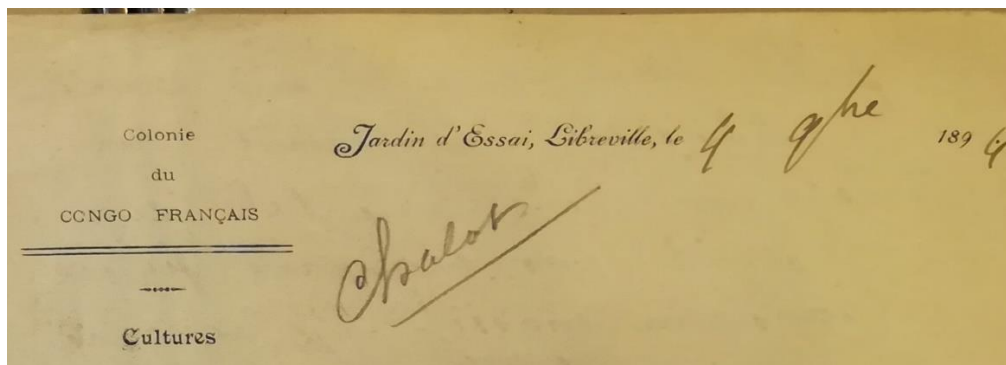
Je ne doute pas que M. Dybowski ait fait un tableau engageant de ses futurs projets et des avantages qu'il y a à le suivre et je comprends très bien qu'on s'y laisse prendre, je parle des personnes peu au courant de la vie africaine.

⁴ Autre ancien élève de l'Ecole. Voir sa biographie sur ce site.

A mon sens je crois que le moment n'est pas encore venu pour les élèves de l'Ecole, trop jeunes pour s'expatrier aussi loin et courir autant de risques pour en retirer de bien minces bénéfices. C'est à titre de simple renseignement personnel que j'ai hâte de vous écrire ces quelques lignes, Monsieur le Directeur, afin que vous ayez la note juste de la Cie Menier & Dybowski à laquelle personne ne croit ici.

L'administration, seule dans la colonie peut offrir une situation assurée et exempte de déboires. (...)

PS : M. Dybowski m'écrit par ce courrier, mais reste muet sur cette question, peut-être avec intention. »



Lettre du 4 novembre 1894, Libreville : « Par le dernier courrier je vous ai envoyé une petite brochure faite en collaboration avec un agent du Congo qui s'est occupé de culture potagère. Il vient d'être proposé pour le Mérite agricole. Vous voyez par cela, Monsieur le Directeur, que les honneurs sont plus faciles à obtenir aux Colonies que dans la Métropole.

Dans une excursion faite dernièrement aux environs de Libreville, j'ai trouvé un Solanum très ornemental qui ne ferait pas mauvaise figure dans un massif. Je vous en envoie quelques graines ; elles lèveront certainement car elles sont fraîches. Malheureusement, vous serez obligé de conserver les plants en serre jusqu'au printemps prochain, époque à laquelle vous pourrez les mettre en pleine terre. Ce Solanum est peut-être nouveau ou tout au moins rare en France. J'en adresse également quelques graines à M. Cornu du Muséum qui fait beaucoup pour le Jardin de Libreville.

Nous venons d'apprendre que M. Brazza venait d'arriver à Loango : nous ne tarderons pas à le voir à Libreville. Il n'y restera pas sans doute très longtemps, car il doit avoir hâte de rentrer en France. Il a actuellement plus de 4 années de séjour dans la colonie. (...)

J'ai appris indirectement que j'avais une proposition au Ministère pour la 1^{ère} classe de mon emploi. Si je suis nommé agent de culture de 1^{ère} classe au 1^{er} janvier, j'aurai 500f de plus par an.

Ma situation militaire est définitivement réglée. Par le dernier courrier on a reçu la décision me faisant bénéficier de l'article 50 de la loi militaire.

En ce moment je me porte assez bien, mais nous avons en perspective 6 mois de mauvaise saison. »

Lettre du 20 novembre 1894, Libreville : « Vous me demandez, me le Directeur, ce que je fais de la colonisation ? et des situations dans les entreprises privées ?

Je sais que la colonisation par l'agriculture est le seul moyen de rendre nos colonies productives. Mais ces situations dont vous me parlez sont tout autre chose dans les colonies neuves, malsaines et lointaines comme le Congo.

Combien ai-je vu de jeunes gens obligés après quelques mois de séjour de rentrer en France, soit parce qu'ils ne pouvaient supporter le climat, soit parce que leurs espérances avaient été déçues. Et alors c'est toute une affaire pour les entreprises privées. 1500f de voyage en quelques mois comptent dans la bourse d'un particulier qui n'a que deux ou 3 Européens. Tandis que dans l'Administration ces voyages fréquents sont compensés par les rares personnes qui doublent ou même triplent leur séjour en passant ici 5 et même 6 ans de suite ; mais c'est là l'exception. Sans parler des réductions dont bénéficie l'Administration partout. Et, il faut bien le dire, les particuliers qui donnent 200f par mois à leurs employés ne sont pas nombreux. Ces 200f dans les colonies représentent à peine 100f en France. Et là je trouve que pour cette modique somme il ne vaut pas la peine de courir tant de risques. Au jardin, j'ai 25 hommes dont certains gagnent 50, 60f et même plus par mois avec la nourriture. En France cela serait assez joli, et ayant autant de latitude qu'ici je pourrais prendre des anciens élèves, mais au Congo on ne peut vivre avec 150f par mois car la nourriture coûte cela, très simplement et sans extra.

J'espère à ma rentrée en France vous donner des arguments qui vous convaincront.

Par ce courrier je vous adresse quelques graines d'un arbre très commun au Congo : le Bombax malabaricum ou faux cotonnier. Cet arbre est couvert d'épines pendant son jeune âge. Je ne sais si je vous ai dit, Monsieur le Directeur, avoir eu une proposition du ministre pour la 1^{ère} classe de mon emploi, si je suis nommé au 1^{er} janvier, j'aurai 500f de plus par an, ce qui portera mon traitement à 6500f. Je suis un des favoris de la Colonie, surtout pour mon âge. Mon service militaire est maintenant réglé : je ne ferai rien tant que je serai au service du gouvernement. »

Lettre du 23 janvier 1895, Libreville : « Bien que l'on ne m'ait pas encore communiqué officiellement la lettre du ministre qui a apporté mon avancement, je crois que c'est maintenant affaire faite. Le chef de Secrétariat me l'a assuré. Le courrier n'étant arrivé que depuis 3 jours, on n'a pas eu le temps de remplir les formalités d'usage.

Dybowski m'écrit et m'assure qu'il a la promesse ferme des palmes pour le 1^{er} janvier. Si par accident, me dit-il, je ne les avais pas à cette époque, ce serait pour le mois de février au moment des Sociétés Savantes.

En me promenant aux environs de Libreville, j'ai trouvé un palmier liane (Calamus ?) en fruit. Je vous en adresse quelques graines qui étant très fraîches lèveront certainement. Ces sortes de palmiers ne doivent pas être très communs dans les serres d'Europe. On les trouve ici le plus souvent sur le bord des rivières : ils se soutiennent en s'accrochant aux grands arbres.

Je reverrai avec plaisir l'Ecole d'horticulture de Villepreux qui dans quelque temps viendra certainement immédiatement après Versailles⁵. M. Dybowski me disait que l'Ecole était très en faveur auprès du Préfet.

M. de Brazza est parti pour la France le 20 de ce mois.

Dybowski m'assure que d'ici peu j'aurai une récompense de la Société d'Acclimatation. »

Lettre du 18 février 1895, Libreville : « Monsieur Dybowski m'a envoyé ma nomination d'Officier d'Académie qui lui a été adressée à Paris. Je lui écris pour le remercier. Je vous remercie également, Monsieur le Directeur, de tout ce que vous avez fait en vue de me faire obtenir cette distinction peu commune chez les jeunes gens de mon âge. Je regrette d'être si

⁵ L'école d'horticulture de Versailles

loin et de ne pouvoir vous témoigner ma gratitude de vive voix. Cela a fait sensation dans la colonie où on se demande de quelles influences je dispose. (...)

Je continue à me bien porter, mais ferai néanmoins mon possible pour rentrer cet été et passer quelques mois en France. »

Libreville, le 6 août 1895 : « *Bien qu'étant un peu coupable, j'espère que vous me pardonneriez d'être resté plusieurs mois sans vous avoir donné directement de mes nouvelles. Je dis directement, car vous en avez eu par Guillochon à qui j'écris régulièrement.*

Je continue à me bien porter, ce qui m'engage à terminer ma période de 3 années de séjour. J'ai encore exactement 6 mois à faire. Ce temps passera vite pour moi car je dois partir incessamment pour le Dahomey où je vais créer une station d'essai. Mon absence de Libreville sera courte, un ou deux mois, après quoi j'aurai, au commencement de la saison des pluies, de grands travaux à faire ici. On est actuellement en train de faire les grands travaux de terrassement au jardin de Kerrelé, abandonné depuis quelques années, mais où malgré cela on trouve encore de fort belles plantes, notamment des touffes de bambous absolument superbes. Dybowski est chez moi depuis une quinzaine. Il doit partir après demain pour l'Ogooué où il a une plantation⁶. Il a amené avec lui un ancien élève de Grignon, M. Picard, pour rester à Aschouka (c'est le nom de la plantation).

Dybowski me charge de vous présenter ses amitiés. Il y a quelques années il était mon chef et il ne doutait pas qu'un jour il serait mon hôte. Il y a de ces retours ici-bas. Si cela continue, je vais être constellé. Je viens en effet d'être nommé chevalier de l'Etoile noire du Bénin pour services rendus au Dahomey.

Je ne sais si la chance continuera à m'être favorable, car pour le moment je suis en bonne voie. »

En rade de Dakar, le 4 mars 1896 : « *Monsieur Guillaume,*

J'aurai le plaisir d'aller vous présenter mes respects plus tôt que je ne pensais. En effet je comptais prendre seulement le paquebot du 7 mars à Libreville, mais ayant été malade au début de février, je me suis décidé à prendre le « Pélion », de Marseille, qui est parti de Libreville le 20 février. Selon toute probabilité, je serai à Paris vers le 16 ou 17 mars.

Nous ne sommes encore qu'au Sénégal et j'ai déjà froid. Fort heureusement j'ai conservé mes vêtements d'hiver.

J'ai hâte d'arriver car le « Pélion » est un bateau peu confortable ; nous sommes 6 par cabine. Nous aurons probablement du gros temps dans la Méditerranée car avant Dakar nous avons tangué d'une façon épouvantable. Un paquebot des Messageries de Bordeaux doit passer incessamment à Dakar et comme il marche plus vite que nous, nous en profitons pour annoncer notre arrivée ; il arrivera 2 ou 3 jours avant nous. »

Paris, le 7 mai 1896 : « *Vous avez pu vous demander avec juste raison à quoi était dû mon silence ? Tout simplement aux fièvres qui ne veulent point me quitter. Tout récemment elles m'ont fait garder le lit pendant une quinzaine et si maintenant je vais mieux, je ne suis pas encore complètement remis. Ainsi hier je suis allé à Grignon comptant y faire quelques visites ; il n'y avait pas une heure que j'étais arrivé que je fus pris par un violent accès de fièvre qui me força à garder le lit toute la journée. Ma longue convalescence et les conseils du médecin m'ont déterminé à aller passer quelque temps à la campagne.*

⁶ La plantation de cacao Menier dont il a parlé auparavant.

Ne connaissant pas le Grand-Duché du Luxembourg⁷, je l'ai choisi comme lieu de villégiature. (...) Mon oncle & ma tante m'accompagneront. Je compte y passer une quinzaine de jours qui, je l'espère, me remettront complètement sur pied. En revenant, je m'arrêterai à Longwy pour y voir mon frère. »

Diekirch, le 25 juillet 1896 : « Je reçois dans le Grand-Duché du Luxembourg où je suis depuis une huitaine de jours votre très aimable invitation à laquelle je me serais rendu avec grand plaisir si j'avais été à Paris. (...) Le Grand-Duché du Luxembourg est un pays charmant que l'on ne se lasse pas d'admirer. (...) En passant à Longwy, j'ai vu mon frère Louis qui ne paraît pas fâché de voir ses quatre années de service militaire presque à leur terme. En repartant vers le 15 août, je m'arrêterai à Longwy au moins une journée. »

Libreville, le 18 décembre 1896 : « Depuis deux mois bientôt, j'ai repris mes occupations au Jardin d'essai de Libreville, et je ne veux point laisser partir le courrier du 20 d sans vous donner de mes nouvelles, ce que j'aurais dû faire déjà en novembre, si je n'avais pas été fiévreux au départ du paquebot.

Mon cinquième voyage s'est effectué dans d'assez bonnes conditions. Au départ de Marseille, seulement, nous avons eu un très gros temps qui m'a fait craindre beaucoup pour les plantes que j'emportais avec moi. Fort heureusement, avec des précautions et des soins de tous les jours, je n'en ai perdu que trois ou quatre. J'ai actuellement au Jardin d'Essai 40 plants de caoutchoutier du Para (Hévéa guyanensis) dont l'introduction au Congo français est une chose extrêmement importante et utile, car vous savez que cet arbre fournit le caoutchouc du Para qui est de tous les produits analogues celui dont le prix est le plus élevé. Quand les caoutchoucs de la côte occidentale d'Afrique valent 4f le kg à Liverpool, celui du Para en vaut 10. Je vais apporter tous mes soins à la culture et à (la) multiplication de cet article précieux et j'espère être à même, d'ici quelques années, de pouvoir en distribuer de nombreux plants.

J'ai pu sauver aussi quatre petits plants d'Uragoga ipécacuanha, plante très rare en Europe que je me suis procurés à la Faculté de médecine de Paris.

On commence en effet à s'occuper sérieusement de culture dans la Colonie, ce que l'on aurait dû faire depuis longtemps. Si les commerçants du Congo ne s'étaient pas contentés de drainer tous les produits naturels du sol pendant de longues années, le Congo ne serait pas actuellement dans le marasme. L'Administration de la Colonie licencie de nombreux employés parce qu'elle ne peut équilibrer le budget. Beaucoup de fonctionnaires, et j'en suis, ont été diminués. En ce qui me concerne, je perds 1 200f par an de sorte que je suis actuellement dans une situation pécuniaire inférieure, bien qu'ayant été élevé en grade, à celle que j'avais en débutant à Libreville il y a 4 ans. C'est un drôle de moyen d'encourager les agents, aussi la plupart des fonctionnaires sont navrés et ne font plus leur besogne qu'à contre cœur. Par contre les missions catholiques sont très favorisées. Un évêque de l'intérieur Mr Auganard a touché il y a quelques jours 50 000f en plus de la subvention accordée annuellement aux missions.

La mesure prise dernièrement par de Brazza en ce qui concerne les suppressions d'indemnités me fait presque regretter de n'être pas allé en Tunisie comme la chose m'était offerte.

Je vous avouerai et je crois, Monsieur le Directeur, que vous serez de mon avis, que je préférerais 300f par mois à Tunis plutôt que 400 à Libreville. Il y (a) en plus une question de santé qui à mon sens prime tout. Enfin il est peut-être trop tard maintenant pour récriminer.

⁷ Rappelons que c'est le pays de sa mère, où il avait été brièvement envoyé, avec ses deux frères, après son décès.

On a laissé avec moi au Jardin l'Européen qui a fait l'intérim pendant mon absence. Dans les prévisions de budget pour 1897 on nous a recommandé de faire le plus possible d'économies. J'ai donc réduit considérablement mon personnel. De l'avis unanime le Congo traverse en ce moment une crise dont il aura du mal à se relever. On comprend que la Métropole se lasse d'engloutir chaque année plusieurs millions sans aucun profit.

Je crois que vous avez raison, Monsieur le Directeur, quand dans nos conversations vous vous déclarez contre l'expansion coloniale ; l'avenir confirmera très probablement vos prévisions. »

Libreville, le 16 janvier 1897 : *« Je suis très heureux de contribuer pour ma modeste part à l'érection d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de M. Rousselle⁸ à qui l'Ecole doit en effet beaucoup. Je ne doute pas que les anciens élèves ne tiennent à participer à la souscription sinon d'un monument tout au moins d'un buste.*

J'aurais voulu, s'il n'y avait pas eu de modifications apportées dans les traitements des fonctionnaires et agents de la colonie, être plus généreux [rappel de ce qu'il a écrit dans la précédente lettre]. Je n'ai pas pris la chose au tragique et vivrai tout simplement d'une façon plus économique pour pouvoir quand même mettre quelque argent de côté.

Nous venons de passer deux mois de quasi saison sèche, ce qui est tout à fait anormal à cette époque, mais les pluies viennent de reprendre avec une violence peu commune.

Malgré les suppressions de personnel faites dans tous les services du chef-lieu, on m'a tout de même laissé une vingtaine d'hommes de sorte que je ne suis pas mécontent.

Mme de Brazza se trouve dans une position intéressante, ce qui va très probablement faire rentrer sous peu notre Commissaire général en France. »

Libreville, 18 octobre 1897 : *« Votre lettre du 22 août m'a fait un véritable plaisir et je suis heureux que ma nomination au grade d'officier du Mérite agricole ait été pour vous une satisfaction.*

Je ne m'y attendais pas si tôt car ma proposition ne datait que du mois de juin dernier. Je crois que j'ai été le plus jeune chevalier et que je suis actuellement le plus jeune officier de l'ordre. Si ce pauvre Monsieur Roussel vivait encore il en serait enchanté.

M. Dybowski m'informe en effet à titre confidentiel que je vais être chargé d'étudier la création de Jardins d'Essais au Congo et probablement aussi sur plusieurs autres points de la côte occidentale d'Afrique. Inutile de vous dire que si elle m'est confiée, je ferai mon possible pour mener cette mission à bien.

Je collabore à une « Revue des cultures coloniales » qui se publie à Paris, 44 rue de la Chaussée-d'Antin, depuis quelques mois. Le rédacteur en chef est M. H. Lecomte avec lequel j'ai déjà fait un petit livre que je vous envoie par ce courrier.

A l'occasion du Concours agricole de Libreville j'ai été délégué par le jury, dont je faisais partie, cela va sans dire, pour aller visiter les exploitations agricoles de l'Ogooué. J'ai passé un mois dans cette région, ce qui m'a permis de rapporter d'utiles renseignements. J'ai vu la plantation d'Aschouka appartenant à la Sté du Bas-Ogooué, constituée par M. Dybowski ; elle est en très bonne voie et peut faire concevoir de belles espérances⁹.(...)

Je me porte toujours assez bien et au total suis content de ma situation car j'ai une grande liberté d'allure.

⁸ Enseignant de l'Ecole de Villepreux

⁹ Finalement, Charles Chalot revient – sans le dire – sur ses prévisions pessimistes...

Malgré cela je tâcherais d'obtenir un congé de convalescence dans un an car j'ai pu me convaincre la dernière fois après un séjour de trois années que j'étais trop fatigué et ai mis trop de temps à me rétablir. »

Libreville, 6 novembre 1897 : « Monsieur le Directeur.

Par le courrier du 20 octobre j'ai reçu une lettre de M. Dybowski par laquelle il m'offrait de nouveau le poste de chef de culture au Jardin d'essai de Tunis. Toujours à cause du service militaire, lequel serait réduit à peu de chose, il est vrai, j'ai répondu à M. Dybowski qu'après avoir bien réfléchi je préférerais rester encore trois ou quatre années au Congo. L'avenir me dira si j'ai eu raison.

Donc, Monsieur le Directeur, vous pouvez offrir la situation à Guillochon. S'il acceptait, M. Dybowski ne demanderait probablement pas mieux que de le prendre et il aurait ainsi une position autre que celle qu'il occupe chez M. Duval.

Guillochon¹⁰, je n'en doute pas, serait à la hauteur de la situation, laquelle d'après ce que me dit M. Dybowski ne peut que s'améliorer par la suite.

Notre nouveau Commissaire Général M. de Lamothe, ancien Gouverneur du Sénégal, arrivera ici le 20 et je doute fort qu'il change le Congo de face car c'est un homme déjà âgé qui n'a plus que deux ou trois ans à attendre pour avoir sa retraite.

Je crois que je vais être proposé pour le grade d'Agent général des Cultures. Je serais heureux que cette proposition aboutisse et elle aboutira certainement car j'ai de très bonnes relations à Paris et au ministère des Colonies.

Nous sommes en pleine saison chaude et parfois le climat est difficile à supporter. »

Libreville, 16 avril 1898 : « Vous devez trouver, Monsieur Guillaume, que mes lettres deviennent de plus en plus rares. Je serais vraiment peiné qu'un seul instant vous puissiez croire que c'est de l'indifférence. La raison à cela est que j'ai sûrement beaucoup de correspondance officielle, ce qui me fait retarder mes lettres personnelles à un prochain courrier.

Je savais déjà que vous étiez sur le point de quitter la direction effective de l'Ecole ; vous me confirmez cette nouvelle en m'apprenant que M. Pottier vous remplacera. Il était difficile de faire un meilleur choix car M. Pottier qui a été votre collaborateur sera certainement le continuateur de votre œuvre et ne la laissera pas périr, ce qui aurait été à craindre avec une personne étrangère. Je souhaite, Monsieur Guillaume, que dans votre nouvelle situation vous conserviez le titre de Directeur honoraire de l'Ecole Le Nôtre.

Je regrette vivement de ne point me trouver en France au moment où vous quitterez Villepreux pour vous offrir au nom des anciens, car je serais certainement l'interprète de tous, un témoignage de respectueuse gratitude pour le dévouement que vous avez mis au service des orphelins.

Plusieurs de ceux-là, vos anciens élèves, qui sont maintenant des hommes et feront leur chemin dans la vie, le doivent surtout à vous et conserveront toujours une profonde reconnaissance au fondateur de l'Ecole Le Nôtre qui a guidé leurs premières années en même temps qu'il leur a donné les moyens d'occuper des positions enviables.

Tout dernièrement, j'ai, sur ma demande, été envoyé en mission agricole au Cameroun, colonie allemande voisine où il existe, à Victoria, un magnifique Jardin d'Essai. A mon retour j'ai

¹⁰ Lucien Guillochon acceptera ce poste. Voir sa biographie sur ce site.

adressé un rapport au Commissaire G^{al} le quel rapport sera inséré dans le premier Journal Officiel.

Ce voyage n'a pas été inutile pour la colonie puisque j'ai pu rapporter avec moi nombre de renseignements intéressants, beaucoup de plantes utiles et quinze variétés de cacao d'Amérique.

Je ne pense pas rentrer en France au plus tôt avant le mois d'octobre ou novembre prochain. J'aurai alors deux années de séjour, ce qui à mon avis est bien suffisant.»

Paris, 8 décembre 1898 : « *Monsieur le Directeur,*

Permettez que je vous exprime par lettre avant de le faire de vive voix, mes sentiments de respectueuse condoléance pour le grand malheur qui vient de vous frapper.

Je connaissais Monsieur votre Père et avais toujours trouvé en lui une bienveillance qui commandait une respectueuse sympathie. La nouvelle de sa mort m'a personnellement beaucoup peiné¹¹. (...)

C'est avec grand plaisir que je serais allé dimanche à St Cyr si depuis quelque temps déjà je n'avais promis cette journée à M. Dybowski comme étant la veille de son départ de Paris.

Si cela ne devait pas vous déranger, j'irai mardi prochain à St Cyr ou un autre jour à votre convenance et partirai par le train que vous m'indiquez.

PS / M. Dybowski est tout à fait navré de ne pouvoir d'ici à son départ pour la Tunisie trouver le temps nécessaire pour aller causer avec vous à St Cyr.¹² »

En mer, à bord du « Liban », 3 juillet 1899 : « *Nous avons passé la journée d'hier à Las-Palmas, capitale de la Grande Canarie, et je n'ai pas oublié de demander à M. Ladenèze, représentant de la C^{ie} Fraissinet, qu'il vous expédie par la plus prochaine occasion, un petit fut de 15 litres d'abocado. J'ai choisi ce vin qui n'est ni trop sec, ni trop doux, car c'est en général celui qui plait le mieux aux personnes qui ont eu l'occasion de goûter aux différents vins des Canaries. (...)*

J'aurais [voulu] pouvoir vous l'offrir, mais ayant dû faire une avance de 150f à la colonie du Congo français (le ministère ne m'ayant délivré qu'une réquisition de 2^e quand j'ai droit à la 1^e sur les paquebots) je me suis trouvé un peu démuné d'argent car je n'avais emporté de France que la somme qui m'était strictement indispensable pour faire le voyage.

Pour la première fois depuis que je m'embarque à Marseille, j'ai eu la chance de toucher à Oran, où nous avons passé la nuit de mardi dernier et une partie de la matinée du lendemain. J'ai donc eu le temps de faire un tour dans la ville qui n'a d'ailleurs rien de bien remarquable et que je trouve bien moins jolie que Tunis.

Pour la première fois cette année, et pour la dernière d'ici longtemps, très probablement, j'ai mangé du raisin hier à Las-Palmas qui est, comme l'Algérie, un véritable pays à primeurs. Les melons, les prunes, etc. abondaient au marché où nous nous en sommes procuré à très bon compte.

Comme je le prévoyais nous avons eu un temps superbe depuis le départ de Marseille. Comme nous arriverons après demain soir à Dakar, il est à présumer que le voyage se terminera comme il a commencé, c'est-à-dire très bien.

Les plantes que j'emporte n'ayant pas eu à souffrir de la mer sont en très bon état. Je crois vous avoir dit que le muséum, la maison Vilmorin et Godefroy-Lebeuf m'ont donné une fort

¹¹ On mesure bien ici l'aspect « familial » des relations de Léon Guillaume avec ses anciens élèves.

¹² Et Charles Chalot joue même le rôle d'intermédiaire entre Leon Guillaume et Jean Dybowski...

belle collection de végétaux exotiques utiles dont la plupart sont assez difficiles à se procurer dans les pays d'origine. »

Libreville, 16 janvier 1900 : *« Depuis mon retour à Libreville, je suis allé faire un voyage intéressant à Brazzaville, avec notre Commissaire Général qui lui a continué dans le Ht Oubangui pour aviser sur place aux moyens de ne pas laisser compromettre notre influence dans le nord. Si j'étais le maître, j'aurais tôt fait de supprimer toutes ces missions qui ne travaillent la plupart du temps que dans un but personnel ne se souciant que très peu de l'intérêt général¹³. Nous avons maintenant d'assez vastes territoires pour que l'on songe à en tirer parti au lieu de les agrandir indéfiniment.*

J'ai revu avec plaisir Brazzaville que j'avais quitté en 1892. Il est vrai que cette fois, grâce au chemin de fer belge et au Commissaire Général, nous avons fait un voyage des plus agréables. Il faut deux jours pour aller de Matadi, point où commence le chemin de fer, jusqu'à Kinshasa, point où on le quitte pour traverser le Congo au Stanley-Pool, et mettre le pied à Brazzaville. J'ai pu faire quelques essais intéressants de plantes et de graines à M. Dybowski pour garnir les serres du Jardin colonial¹⁴ et être exposées, lorsque le moment sera venu à l'exposition des cultures coloniales qu'il est chargé d'organiser.

J'entends dire depuis quelque temps que la situation financière du Congo est loin d'être brillante et qu'il y a un assez gros déficit. Comment prendra-t-on cela au Ministère ? Je ne le sais, mais il est probable que les chambres diront qu'elles ont assez donné de subventions et que la colonie devrait vivre avec ses propres ressources. Cela est vrai, mais pour y arriver il faudrait commencer par supprimer toutes ces missions qui coûtent extrêmement cher.

Que dit-on du Jardin colonial dans le monde agricole et horticole de France ? Cela m'intéresserait de le savoir.

Je me suis bien porté jusqu'à ce jour et demande que cela continue le plus longtemps possible. »

Libreville, 10 mars 1900 : *« M. Dybowski, d'après ce qu'il m'écrit, n'a pas l'air d'être content que Guillochon ne veuille plus prendre d'élèves de Villepreux¹⁵. En effet il aurait peut-être pu choisir un moyen terme, car je ne vois pas très bien un élève sortant de l'Ecole d'Agriculture coloniale à qui on offrira une situation d'aide-jardinier au Jardin d'Essai de Tunis avec les appointements actuels qui sont je crois de 120f par mois. Il se dira très probablement que ce n'était pas la peine pour lui de passer, à un âge assez avancé, deux années dans une Ecole supérieure en quelque sorte puisque les examens d'entrée et le programme des cours sont à peu près identiques à ceux de Grignon.*

On ne songe pas assez, selon moi, lorsque l'on crée des Ecoles de ce genre, aux difficultés que l'on aura par la suite pour trouver aux élèves sortants des situations en rapport sinon avec leurs connaissances, du moins avec leurs exigences.

D'un autre côté, il faut aussi se mettre à la place de ceux qui emploient, c'est-à-dire qui paient, car si des chefs sont nécessaires pour diriger une exploitation, un jardin d'Essai, etc., des contremaîtres d'abord et de bons ouvriers ensuite ne sont pas moins très utiles. C'est pourquoi l'Ecole de Villepreux rendra toujours de grands services et trouvera plus facilement que les autres à placer ses élèves.

¹³ Dont la mission Dybowski qu'il a connu de l'intérieur ???

¹⁴ Que Dybowski vient de créer à Nogent-sur-Marne et dont nous allons reparler dans le chapitre III.

¹⁵ Au Jardin d'essai de Tunis

Ici, je continue à être très satisfait. Malgré cela, si M. Dybowski m'offrait une situation, un poste de sous-inspecteur d'Agriculture coloniale par exemple, je l'accepterais avec plaisir, car je me rends bien compte que l'on ne peut pas vivre éternellement dans les colonies lointaines. Bientôt j'aurai dix années de séjour au Congo, ce qui sera un titre, il me semble, pour postuler un emploi qui sans être aussi bien rémunéré, me permettrait de vivre plus en France.

Ici, cette année, nous avons une saison des pluies absolument anormale ; il ne pleut presque pas et il fait une chaleur réellement pénible à supporter. Un missionnaire qui est ici depuis plus de 30 ans, ne se rappelle pas avoir vu pareille chose.

J'ai eu la bonne chance de trouver plusieurs espèces nouvelles de plantes, dont un caféier indigène, ce qui n'est pas banal. Il y a donc maintenant des Chaloti et des Chalotiana. »

Charles Chalot épouse le 16 octobre 1900, à Sainte-Geneviève-des-Bois, Marguerite Marie Gouffier. Il est possible que cela augmente son envie de revenir s'établir en France.

Libreville, 20 avril 1901 : *« La perte sur la côte d'Afrique du paquebot « l'Uruguay » de la Cie des Chargeurs-Réunis, m'a empêché plus tôt de vous dire que mon voyage de retour à Libreville avait été bon, et que depuis deux mois bientôt j'avais repris mes occupations.*

J'ai eu une fière chance de ne point partir de France le 15 février, comme j'aurais pu le faire, puisque mon congé expirait le 14 du mois. Notre nouveau Cre Gal M. Gradel avait été bien inspiré quand il m'a demandé d'avancer mon départ de quelques jours. Sans cette circonstance, j'aurais été du nombre des passagers de « l'Uruguay » qui fort heureusement ont pu tous être sauvés.

Ce malheureux Congo est une fois de plus dans une situation très mauvaise au point de vue financier. La Métropole a diminué la subvention qu'elle donnait à la colonie, et les recettes de douane diminuant de plus en plus malgré le grand nombre de sociétés qui sont venues s'installer il y a un an, il a été impossible d'établir le budget de 1901 malgré toutes les réductions faites sur les crédits jusque-là inscrits pour les divers services.

En comparant ce qui se passe ici avec ce que l'on constate dans les autres colonies françaises, on est obligé de se dire que, ou nous y prenons bien mal pour mettre nos colonies en valeur, ou elles ne valent absolument rien et ne pourront par la suite, comme elles l'ont fait jusqu'à ce jour, que coûter fort cher à la Métropole.

En ce qui me concerne, avec l'expérience que je puis avoir des choses coloniales, je deviens de plus en plus sceptique. Je vous avoue cela à vous, Monsieur Guillaume, mais gardez vous bien de le répéter à Monsieur Dybowski qui lui a une tout autre manière de voir et m'en voudrait de ne pas penser comme lui.

Maintenant je n'ai plus qu'un seul désir, celui de rentrer en France dans quelques mois et pour toujours cette fois. Je compte à l'heure actuelle dix années de séjour au Congo, ce qui est raisonnable. Ce n'est pas trop prétendre, il me semble, que de chercher à me fixer en France. M. Dybowski m'a promis que cela pourrait se faire, et je compte qu'il fera son possible pour me trouver une petite situation au Jardin colonial¹⁶ ; l'essentiel est que ses crédits lui permettent de me prendre avec lui. »

III. Troisième et dernier tournant : le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne

Une lettre de la direction du Muséum d'histoire naturelle du 9 décembre 1901 nous rassure sur l'avenir de Charles Chalot : *« J'ai la plus grande estime pour M. Chalot que j'ai vu ce matin*

¹⁶ De Nogent-sur-Marne, qui vient d'être créé par Jean Dybowski

même. Tout ce que nous pourrons faire pour lui au Muséum, nous le ferons et votre recommandation ajoute encore à notre sympathie pour lui. »

De fait, Charles Chalot devient responsable, auprès de Dybowski -avec qui son sort est décidément lié, du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. On trouve sa signature sur les courriers concernant les démêlés des stagiaires envoyés par l'Ecole de Villepreux avec la direction du Jardin. C'est en effet lui qui rédigera le règlement destiné à ces stagiaires en avril 1905 et se retrouvera en première ligne pour gérer les conflits des années 1903 à 1908 avec ces stagiaires, Rieger et Gitton¹⁷ en tête, jusqu'au « divorce » complet, acté en 1908, entre l'association des anciens élèves de l'école et le Jardin colonial.

Le Bulletin 1904 nous apprend qu'il est aussi devenu « professeur à l'Ecole supérieure d'Agriculture Coloniale à Nogent-sur-Marne (créée en 1902). » Il occupe en effet la chaire de culture des plantes alimentaires.

En plus, à partir de 1907, le Bulletin le mentionne dans le Conseil d'administration de l'association des anciens élèves.

Le Bulletin 1914-1922 présente un résumé de la période correspondante : Charles Chalot fait savoir « *qu'il a été mobilisé pendant deux ans aux armées, d'où il est revenu caporal ; qu'il a été mis en sursis et nommé Régisseur de Batteries de Tracteurs agricoles et envoyé dans le Midi où, pendant six mois, il a labouré des terres.*

Qu'à la fin de 1917, le Ministère des Colonies l'ayant redemandé, il est revenu en sursis à l'institution où la fin de la guerre l'a trouvé.

A l'Officiel du 14 novembre 1920, nous trouvons le nom de notre distingué collègue dans les nominations faites par le Ministre des Colonies pour la Légion d'Honneur, avec le libellé ci-après : Chalot (Charles), chef de service au Jardin colonial, 29 ans ½ de service dont 13 aux Colonies, professeur à l'Ecole Nationale Supérieure d'Agriculture Coloniale depuis la création de cet établissement. A, pendant la guerre, été un aide précieux au Directeur du Jardin d'Essais, dans l'organisation de l'Hôpital créé dans cet établissement. A prêté également, au service de l'utilisation des produits, un concours des plus actifs.

Voilà donc le premier élève de Villepreux portant le ruban rouge et qui, encore mineur, obtint la Croix du Mérite Agricole à son retour de la mission Crampel.

Les anciens se rappelleront la fête qui fut donnée dans la grande serre à vignes et l'enthousiasme que suscita ce colonial, qui avait montré un beau courage à suivre la Mission du Comité de l'Afrique française.

Nous sommes donc très fiers de notre camarade et le félicitons bien sincèrement. »

Le Bulletin 1923-24 confirme son adresse au Jardin Colonial et rappelle ses décorations : officier du Mérite agricole ; palmes académiques et Légion d'honneur.

En 1925, il est mentionné dans *L'Agronomie coloniale* n° 86, février 1925 comme chef du service des études et publications. Il fait partie jusqu'en 1935 du corps enseignant de l'Ecole.

Le journal *Paris Soir* du 11 décembre 1942 nous apprend même qu'il habite 3 grande rue à Nogent, où il échappe, ce jour-là, à une intoxication au gaz. C'est l'anniversaire de ses 71 ans...

¹⁷ Voir les fiches correspondantes sur ce site